

**GRENOBLE**

## Grandir à Mistral... et en faire un roman !

**C'est un enfant de Mistral, qui a grandi dans le quartier entre la fin des années 70, et les années 90. Djilali Boukhari est devenu sociologue, travaillant désormais dans le milieu de l'entreprise. Mais il est aussi écrivain : son dernier livre, "La dysharmonie", prend Mistral pour décor.**



**"La dysharmonie" vient de paraître aux éditions Thot. Il est disponible en librairies.**

Photo de DL/Benoît LAGNEUX

C'est l'histoire d'Ali, et de Tonio. Deux jeunes Grenoblois, aussi attachants que parfois crispants, qui vivent leur fin d'adolescence dans les rues entourant les barres Strauss. Ces quatre immeubles emblématiques du Mistral d'avant, sont leur univers. Leur horizon, et celui de Jean, Lofti, Michel ou Sonia... Autant de personnages que le lecteur découvre, au gré d'un roman plein d'énergie, d'humour, plein de questionnements aussi. Grandir n'est déjà pas facile, mais grandir au quartier, lorsqu'on est un jeune immigré comme Ali, ou un enfant adopté comme Tonio, c'est un défi supplémentaire.

### Quête identitaire

« Ces personnages sont inspirés de ma vie, de moi, de mes camarades, de connaissances. Je voulais offrir une vision humaine de ces jeunes gens, souvent victimes de clichés. Je voulais les mettre en proie à des contradictions, des tensions intérieures

fortes », explique Djilali Boukhari. Il n'a pas écrit "La dysharmonie" par hasard : « En tant que sociologue, soit j'écrivais un essai sur la question de la construction de soi, qui me passionne. Soit j'apportais un regard différent, via des personnages. J'ai pensé que c'était plus intéressant. » Mais chassez le naturel... Djilali Boukhari travaille en sociologue : « Je suis parti des concepts, pour les raccrocher à des scènes, des anecdotes. Au départ, il y a toujours un schéma,

une architecture pour l'histoire. Puis on est guidé, tiré par la plume. » Et les vies de Tonio et Ali ont pris toute leur place, sur les 275 pages du récit. Des vies heurtées, secouées par cette recherche identitaire qui parcourt tout le livre. « La fixation identitaire, c'est le vrai sujet. Comment on se fixe une image de soi dans le monde, dans ces années 90 (la période du récit), entre crise économique, développement du religieux, ségrégation, échec des politiques de la Ville... Le quartier,

que je connais bien, était un terrain favorable pour y ancrer mes personnages, paumés, perdus. Je voulais les confronter au monde. » Ali découvrira l'Algérie de ses parents, Tonio le Nice de son copain Michel. Des périples qui les feront mûrir.

### Le Mistral d'avant

« Situer mon roman à Mistral, c'était aussi l'occasion de revisiter les lieux, de redonner des repères. Aujourd'hui, le quartier

est complètement transformé », constate Djilali Boukhari, qui l'a quitté à 23 ans, en 1994. « La convivialité a disparu avec le temps. Le bâti a changé, on y a effacé des histoires. Mais cette réhabilitation n'a fait qu'achever un processus déjà entamé. » Lui se souvient du Mistral d'alors, quand cohabitaient « des Chiliens, des Cambodgiens, des Maghrébins, des Italiens, des Portugais... Mais quand on est arrivé, on a surtout eu beaucoup d'aide de familles françaises de l'immeuble. Ils nous ont fait grandir ». Grandir entre ces barres, là où « tout se concentre, près de la plaque chauffante ! La vie, c'était le quartier : commerce, gymnase, et bien sûr la fameuse Maison pour tous... Tout se jouait à l'intérieur. C'est un entre-soi, on s'entretient dans la culture, la camaraderie, le groupe. La confrontation au monde extérieur, c'est toujours source de débat intérieur : on vient du quartier, on ne veut pas se laisser rabaisser ». Un quartier qu'il a aimé, même s'il avoue s'y être « beaucoup ennuyé. On passait le temps à bavarder, on se faisait des films ».

Des films, Djilali Boukhari en a imaginé de nouveaux, pour nourrir son roman. Qui réussit le pari de son auteur : marier le romanesque à l'analyse. Un livre hybride, à l'image d'un quartier qui ne ressemble pas à ce que beaucoup imaginent...

Isabelle CALENDRE

## Y rester ou en sortir ?

Quitter le quartier ? Se confronter d'abord à la "grande" ville (Grenoble), puis au delà... Un idéal immuable ? Pas forcément. Mais Djilali Boukhari ne nie pas « le déterminisme social. Il existe. Comme existe la dimension individuelle, la volonté de s'extraire d'un lieu. Parmi mon entourage d'alors, beaucoup ont bien réussi, ont eu des trajectoires positives ». Lui-même, aujourd'hui conscient de la réputation de Mistral, dit n'avoir pas souffert « d'une image négative, ou d'une quelconque étiquette. J'étais à Vaucanson, puis à la fac, à Greno-

ble 2, puis à Lyon. J'ai fait un DEA, un master... Il n'y a pas de fatalisme, je crois en la force des individus. Vivre à Mistral n'est pas une condamnation ! » Toujours résident de l'agglomération grenobloise, Djilali Boukhari reconnaît toutefois que pour dépasser sa condition initiale, « il faut des ressources, et ce n'est pas évident de les trouver en vivant dans un tel milieu. Il faut s'extraire du collectif, pour se construire une identité ». Les clichés sur les quartiers ? Oui, ils existent, mais « il y en a de part et d'autre ! L'entre-soi crée des murs, le problème est de ne pas parvenir à les



**Les barres Strauss dans le quartier Mistral à Grenoble, en 1982.** Photo archives LDL

dépasser, et de rester dans une représentation enfermante ». Lui a assisté à tout ce qui est aujourd'hui dénoncé : la montée de l'extrémisme religieux, et surtout « l'avènement progressif de la quête de

l'argent, par tous les moyens possibles. La dimension matérielle s'est imposée, dépassant les notions de valeur. On voulait l'inclusion ? Quelque part, via cet avènement du business, on y a réussi »,

regrette-t-il. « C'est le reflet d'une tendance de notre société libérale ». Dont son livre montre les prémises, au détour d'un chapitre, d'une phrase. Au détour des vies d'Ali et Tonio...